

L'éponge de famille

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tiavè se n'anglais, on pecheint gaillà. Permi lè dzeins qu'ètiot quie déveron lo trabetset, l'ai avai Rateau et Godzon, dou lulus qu'ein aviont adè iena à débiliottà et à quoui lès dzanliès ne cotavont rein quand falliài fèrè recaffà lo mondo.

— Ma fài, assesseu, fà Godzon, vo z'ài quie n'a bouna bitè et la fenna d'ài sè redzoi, kà y'a dè quie reimpliài sè toupenès !

— Oi ! oi ! balla bitè, fà Rateau, que ne vao pas ètrè, dein ti lè cas, coumeint clia que Branon a tià l'autro dzo !

— Et coumeint ètai-te clia à Branon ? fà l'assesseu.

— Oh ! faut que la vo conteyè, dese Rateau ; attiut-pi :

Branon fasai don boutséri ; l'avai atsetà son poaai d'on Français à la fàira dè la St-Djan ; lo caion avai bouna mena, ètai bin prai et seimbliài bailli n'a bouna bitè po l'engrais. Branon a zu bo l'ai bailli prao et bon, lo caion n'a tot parai rein fè, l'est restà adè minçolet, et quand l'ont sailli dè l'éboiton po lo tià, n'ètai pa pi asse gros què ion dè cliào tsins bassets, assebin n'ont pas z'u fauta de n'ètsise po lo mettrè govà et l'ai raclia lè pài !

— Adon, qu'ont-te prai ? fà l'assesseu, que rizai dza qu'on sorcier.

— L'ont prai tot bounameint n'a seille que Branon est zu queri pè l'hotò, l'ont met lo caion dedein et l'ai ont voudhi on part dè coquemà d'èdhie tsaude pè dessus.

— Tè bombardai la quina ! fasai l'assesseu. Compto que quand Branon a z'u bailli oquiè à ti ses frarès et quokiè s'accessès ài vezins, ne l'ai est pas restà gros dè son caion !

— Oh ! n'a pas zu fauta, laissi-mè pi vo derè lo reste, assesseu :

Quand l'uront sailli dè la seille et que l'ont z'u met su lo trabetset, Branon invitè lo tiacaion po allà bàire demi-litre tanqui à la pinta et, quand l'ont z'u fè et que sont revegnus po dèpèci la bitè, min dè caion su lo trabetset. On le l'ao z'avai robà.

— Adon, Branon a-te su quoui avai fè lo coup ? front cliào qu'ètiot quie.

— Binsu ! fà l'autro : tandi que bèvessont à la pinta, on nibllo (épervier) que prèvolavè ein amont l'ao z'avai accrotsi lo caion.

Vo z'arai falliu ourè lè recafaiès que fasiont lè dzeins qu'ètiot déveron lo trabetset à l'assesseu, sè m'ailivont lè cotès d'ao tant que l'aviont la dèguellè.

Quand l'uront botsi, Godzon, que bourravè sa pipa, fà :

— Eh bin, cein que no z'a dit Rateau su l'anglais à Branon ne m'èbahiè dierro, kà dzo dè vouai lè caions sont tot coumeint lè dzeins, y'ein a que medzont tot cein qu'on l'ao baillè et que sè piffont à remollhiè-mor, et d'ài z'autro qu'ont prin mor et que n'amont què lè fins boccons, l'est d'ài caions-monsus. Coumeint cè à la Rosette Bougnet, que vè don vo la conta assebin.

— Binsu que l'est onco n'a tota vretabliò, coumeint clia à Rateau, fà l'assesseu.

— Le tsappliavè d'ao bou l'autro dzo derrai la grandze à Mouzet, quand vouaiquie la Rosette Bougnet et la Luise Tserrot que vignont à passà, et dè bio savai que sè sont messè à cotterdzi :

— Adiu, Luise ! te vas bailli à medzi à tes caions !

— Oi, Rosette, te v'ài, mè faut allà l'ao portà clia mètra dè lavouirès. Et lè tins, vegnont-te gros ?

— Oh ! caise-tè, ma pourra Luise, ne font rein ; on coudhiè prao l'ao bailli fermo dè la làitia, dè la couète et fèrè tot cein qu'on pao po lè bin eingraissi, restont adè minçolets ; cràyo bin que l'ont oquiè, àobin que n'ein èta einguiesà à la fàira. Pu, sont tant gourmands : ne sè tsailont perein d'ài truffès et po lo jerdin-

nado, n'ein totsont papi n'a brequa. Tè dio, sont de n'a gourmandi !....

— Eh ! à quoui lo dis-tou, Rosette ! lè nòtro sont tot parai ! fà-tè què hiai, l'ao z'avè portà n'a pecheinta mètra, yo y'avai d'ao mein on quartèron dè truffès....

— Et pu lè z'ont pas medzi ?

— Ma fài na, cliào pestès dè bitès n'ein ont papi totsi iena et yè èta d'obedzi dè lè ressailli dè l'audzo po lè l'ao frecassi avouè d'ao bûro !...

— Adon s'ein sont relètsi lè pottès ?

— Compto !

C. T.

L'éponge de famille. — Sous ce titre, un de nos abonnés nous écrit ces quelques lignes :

« La chaleur étouffante que j'ai éprouvée mercredi dernier, en chemin de fer, m'a rappelé un petit trait de mœurs anglaises assez amusant.

C'était au mois de juillet 1894, vers deux heures de l'après-midi. Il faisait une chaleur intolérable ; le thermomètre marquait 33 degrés à l'ombre. J'attendais sur le quai de la gare de Lausanne le départ du train de St-Maurice ; il y avait là de nombreux voyageurs et c'était avec une réelle appréhension que chacun voyait arriver le moment de prendre place dans ces wagons surchauffés par le soleil, dès le matin.

Tout à coup : « Les voyageurs pour Vevey, Montreux, St-Maurice, en voiture ! »

Ouf ! quelle fournaise !... On n'ose pas s'asseoir, tant les parois et les banquettes des wagons sont brûlantes ! Chacun transpire, suffoque et cherche vainement un peu d'air respirable.

Une famille anglaise nous paraît tout particulièrement incommodée par cette température. Aussi, au bout d'une demi-heure, le père ouvre un grand sac de voyage, en tire une énorme éponge humide, qu'il promène avec délices sur sa figure où perlent des gouttelettes de sueur ; puis la donne à Madame, qui procède de la même façon. Des mains de la mère la grosse éponge passe dans celles de la fille et achève sa tournée sur les minois de deux jeunes garçons.

Au moment où je quittais le train à Vevey, le père tirait de nouveau la grosse éponge du sac, à la grande joie de tous les siens.

Cette manière de se rafraîchir en voyage, encore toute nouvelle pour moi, m'a beaucoup amusé. Mais convenez que les Anglais sont des gens pratiques !

Les cabriolets, à l'origine. — Les cabriolets venaient d'être mis à la mode ; c'était sous Louis XV, et le bon ton voulait que toute femme conduisit son véhicule elle-même.

Quelle confusion ! Les plus jolies mains étaient peut-être les plus malhabiles, et, de jour en jour, les accidents devenaient plus nombreux. Le roi demanda M. d'Argenson et le pria de veiller à la sûreté des passants.

— Je le ferai sans doute, sire, dit M. d'Argenson, mais voulez-vous que les accidents disparaissent tout à fait ?

— Parbleu !

— Eh bien, laissez-moi faire.

Le lendemain, une ordonnance était rendue qui interdisait à toute femme de conduire elle-même son cabriolet, à moins qu'elle ne présentât quelques garanties de prudence et de maturité, et qu'elle n'eût, par exemple, l'âge de raison, — trente ans.

Deux jours après, aucun cabriolet ne passait dans la rue, conduit par une femme. Il ne se trouva pas, dans tout Paris, une Parisienne assez courageuse pour fouetter publiquement ses chevaux et avouer qu'elle avait trente ans.

Boutades.

Entre amies :

— Ce garçon-là, vois-tu, ma chère, il est beau à tenter une sainte.

— Alors, ma chère, tu n'as rien à craindre.

Le docteur C... est l'homme qui aime le moins à être dérangé la nuit.

Il déteste les coups de sonnette après dix heures du soir.

Vers deux heures du matin, on vient le réveiller :

— Vite, docteur, vite !... mon fils a avalé une souris !

— Eh bien ! faites-lui avaler un chat, et laissez-moi tranquille !

OPÉRA. — La saison a pris fin hier ; elle laissera le souvenir d'une des plus brillantes que nous ayons eues. Les dernières représentations en ont définitivement consacré le succès. Notre plus vif désir, en prenant congé de nos excellents artistes, est de les revoir l'an prochain sur notre scène ; ils peuvent compter sur la sympathie et la fidélité des Lausannois.

Nous renouvelons aussi au comité du Théâtre nos remerciements pour son heureuse initiative ; il faut le reconnaître, elle ne manquait pas de ténacité. Puissent ces messieurs trouver, dans la complète réussite de leur entreprise, et dans la reconnaissance du public, une récompense suffisante de leurs peines et de la façon consciencieuse dont ils se sont acquittés de la tâche qu'ils s'étaient imposée.

Félicitons également le comité du succès avec lequel il a su résoudre l'éternelle question des chapeaux de dames. Espérons que, maintenant, il n'y aura plus besoin d'y revenir.

Au bon vieux temps des diligences. — Cette brochure est actuellement à l'impression, et nous espérons pouvoir la livrer aux souscripteurs dans le courant de juillet.

La souscription, au prix de 1 fr. 25 l'exemplaire, reste ouverte jusqu'au 20 courant.

On souscrit au bureau du *Conteur Vaudois* ou par carte-correspondance.

Le concert donné jeudi soir, au jardin de l'Arc, par la *Fanfare Lausannoise*, a eu un plein succès. Les nombreux auditeurs qu'il avait attiré dans ce beau local, ont vivement applaudi cette excellente société, dont on remarque tout particulièrement l'ensemble et la précision dans l'exécution.

Les deux morceaux pour piston-solo, exécutés par M. Lalanne, ont ravi tout le monde. Jamais nous n'avons entendu jouer de cet instrument avec plus de douceur et de charme ; jamais nous n'avons entendu vaincre autant de difficultés avec une facilité pareille. C'était vraiment merveilleux. Nous félicitons la *Fanfare* pour le grand plaisir qu'elle nous a procuré.

Pour les Orphelins suisses au Chili. — Jeudi, s'est ouverte, au *Valentin* N° 21, une exposition très intéressante. De retour d'un voyage dans l'Amérique du Sud, quatre de nos compatriotes, MM. Bergier, ingénieur, Castan, major instructeur, Ruffieux, major d'artillerie, et Wilczek, professeur, ont eu l'heureuse idée de faire, dans une certaine mesure, participer le public aux jouissances que leur a procurées la visite de ces pays si peu connus. Ils en ont rapporté nombre d'objets curieux, qui permettent de s'initier un peu au caractère, à la végétation de ces contrées, ainsi qu'aux mœurs de leurs habitants.

Placée sous le patronage de M. le pasteur Thélin, cette exposition, que nous recommandons vivement à nos lecteurs, est organisée au profit de l'Orphelinat suisse de Traiguén (Chili), établissement très intéressant et dont les ressources sont minimes. — L'exposition sera ouverte jusqu'au 15 courant, tous les jours de 9 h. à midi et de 1 à 6 heures. Prix d'entrée, 50 centimes.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howrard.